

posait d'autres changements politiques, sociaux et religieux. Les futeurs de ces doctrines nouvelles manifestaient eux-mêmes l'enthousiasme extravagant, l'optimisme échevelé des révolutionnaires européens de ce temps. Comme il fallait s'y attendre, les évêques catholiques mirent en garde leurs ouailles contre les dangers que masquaient ces innovations, et engagèrent leurs peuples à désertir un parti qui avait des tendances si funestes. De même aussi, les protestants de la Province de Québec, désireux surtout d'assurer à la politique la stabilité et l'ordre, s'opposèrent aux mouvements du radicalisme. Il en résulta que la grande majorité du peuple se rangea du côté du parti conservateur. Le parti libéral, réduit à n'être plus qu'un reste de lui-même, était regardé comme l'ennemi de l'Eglise et de l'Etat.

Bien que les circonstances aient pu justifier le peuple de s'enrôler ainsi sous la bannière des conservateurs, il n'en reste pas moins vrai que, sous un régime de gouvernement par les représentants de la nation, c'est une situation dangereuse que celle où l'on voit l'administration publique exclusivement confiée à un seul parti. Le parti qui alors détient le pouvoir, assuré de garder ses positions, sachant bien qu'il n'y a pas de recours possible contre lui, devient peu à peu tyrannique et s'enlise dans la routine ; de son côté, l'opposition se trouve paralysée par ce fait qu'elle désespère de jamais conquérir le pouvoir. Et tel était bien l'état des affaires politiques de sa province natale, quand M. Laurier s'inscrivit sur la liste des combattants qui s'efforceraient de réhabiliter le parti libéral.

LE LIBERALISME DE LAURIER

C'est un fait qu'il faut remarquer que M. Laurier, bien qu'il fût au début de sa carrière, allié à des extrémistes du parti radical, se garda toujours, grâce à sa force de caractère, à son sens politique très pénétrant, et à son étude attentive de l'histoire et des hommes d'Etat contemporains, d'embrasser lui-même les doctrines avancées de ses compagnons d'armes. C'est au libéralisme anglais, plutôt qu'au libéralisme français, qu'il alla demander ses modèles et son inspiration. En Angleterre, sous la conduite de Gladstone, le parti libéral, sans rien bouleverser et sans susciter des querelles intérieures, faisait disparaître une foule de vénérables abus ; et il prouvait par là que le vrai libéralisme, au lieu d'être l'ennemi de l'Eglise et de l'Etat, était plutôt capable de conserver la liberté religieuse, et d'assurer la stabilité de la chose publique. M. Laurier résolut